

Prénoms peu usités à Montpellier, France, de 1960 à 1985. Une étude socioanthroponymique.

Yolanda Guillermina López Franco

Mexique

Résumé

L'objectif de cette communication est d'aborder les prénoms peu usités dans une communauté linguistique de langue romane, Montpellier, France, pendant la période 1960-1985, depuis la socioanthroponymie, la lexicologie et la sociolinguistique. Les bases théoriques sur lesquelles se fondent les analyses sont les études de l'onomastique classique, spécialement française, de la pragmasémantique et de la socionomastique. Voici les présupposés sous-jacents : a) le nom propre —et par conséquent le prénom— est un signe linguistique à part entière, et b) c'est aussi un bien symbolique, culturel, obligatoire et gratuit dont le choix synthétise le projet parental de ceux qui prénomment l'enfant. Dans cette étude qui fait partie d'un projet comparatif plus étendu, les unités lexicales attribuées une seule fois dans le corpus ont été analysées selon trois facteurs : 1) la langue moderne dans laquelle elles ont été inscrites ; 2) le genre grammatical auquel elles appartiennent, et 3) la catégorie nominale qui leur correspond selon la norme d'usage de l'époque (prénom, nom de famille, hypocoristique, toponyme ou « nom commun »). Nous concluons qu'une précision terminologique s'avère nécessaire : il faut définir ce qu'on entend par prénom « rare », prénom « peu usité » et prénom « non conventionnel ».

Abstract

The aim of this paper is to examine uncommon first names in the Romance language speech community of Montpellier, France, during the period 1960-1985, from the perspective of socioanthroponymy, lexicology and sociolinguistics. The classic onomastic studies, especially French onomastics, as well as pragmasemantics and socioanthroponymy, provide the theoretical bases on which the analysis is grounded. Our underlying presuppositions are: a) a proper name, and consequently a first name, is a complete linguistic sign in its own right, and b) it is also a symbolic, cultural, compulsory and free entity, the choice of which embodies the parental project of those who name the child. In this study, which is a part of a more extensive comparative project, first names in the corpus appearing only once were analyzed in terms of three factors: 1) the modern language in which they were registered, 2) the grammatical gender (masculine or feminine) to which they belong, and 3) the nominal category to which they are assigned, based on the norms of language use of the times (first name, surname, hypocoristic, place name or 'common noun'). We conclude that, in terms of terminology, we need to define exactly what we understand by 'rare', 'little used' and 'non-conventional' first names.

* * *

Introduction

« Prénom peu usité », « prénom rare », « prénom non conventionnel ». Voilà trois dénominations pour un (même ?) objet d'étude socioanthroponymique. Si on l'observe de plus près, on se rendra compte que le critère de la *fréquence un* —le fait d'être des hapax— est insuffisant étant donné qu'il ne rend pas compte des facteurs sociolinguistiques qui situent chaque attribution prénomiale, chaque acte de prénomination concret, dans un contexte

spatio-temporel : la communauté linguistique spécifique de référence et la période où l'on se penche sur elle.

Comme on peut s'en douter, des concepts comme ceux de norme linguistique (Coseriu 1962, Heger 1974 et Lara 1976), de traditions discursives (Lara 2012), et du phénomène social de la mode (Lieberson 2000, Besnard et Desplanques 2003), sont centraux dans la définition de « prénom peu usité » d'un point de vue théorique. Quant à la pratique sur les corpus, l'observation de glissements catégoriels tels que le changement de genre ou le changement de catégorie nominale sont aussi des faits d'usage linguistique qui permettent de cerner la notion. Nous y reviendrons au moment de la discussion des résultats.

Cadre théorique et méthodologie

Cette communication fait partie d'un projet de longue haleine qui aborde la prénomination à Montpellier, France, et à Tlalnepantla de Baz, commune de l'agglomération de Mexico, au Mexique, tout au long du XX^e siècle. Le corpus est constitué par plus de 11 mille actes de naissance de l'État Civil. Il est analysé depuis la socioanthroponymie, avec les outils de la lexicologie et de la sociolinguistique. En raison de l'espace alloué, l'objectif de cette communication est d'aborder les prénoms peu usités dans la communauté linguistique de Montpellier pendant la période 1960-1985. On fournira cependant à l'occasion quelques exemples de Tlalnepantla.

Les unités lexicales attribuées une seule fois dans chaque échantillon sont étudiées afin d'y observer 1) la langue moderne dans laquelle elles ont été inscrites ; 2) le genre grammatical auquel elles appartiennent, et 3) la catégorie nominale qui leur correspond, selon la norme d'usage de l'époque (prénom, nom de famille, hypocoristique, toponyme, « nom commun » ou autre). Les bases théoriques sur lesquelles se fondent les analyses sont les études de l'onomastique classique, spécialement française, de la pragmasémantique et de la socioanthroponymie. Les présupposés sous-jacents à cette étude sont que le nom propre —et *a fortiori* le prénom— est un signe linguistique à part entière ; qu'il n'y a pas de division véritable entre le nom commun et le nom propre puisqu'ils se trouvent tous deux sur le continuum de la catégorie du nom, ce qui leur permet de passer d'un usage à l'autre lorsqu'on franchit le « seuil du nom » (Fabre 1987 ; Van Langendonck 2007) ; que le prénom est aussi un bien symbolique, culturel, obligatoire et gratuit (Besnard et Desplanques 2003), dont le choix synthétise le projet parental de ceux qui prénomment l'enfant (Offroy 1992) ; et, finalement, que la comparaison de la prénomination dans ces deux communautés linguistiques est possible étant donné qu'elles parlent majoritairement une langue romane et ont des tendances relativement similaires quant à l'attribution des prénoms au XX^e siècle.

Dans cette étude, tout aussi bien le premier prénom que les prénoms secondaires sont analysés. Dans un premier temps nous avons constitué des listes structurées des prénoms hapax, et puis, nous en avons éliminé a) ceux qui étaient attestés la même année dans les positions secondaires, et b) ceux qui étaient inscrits sous une forme graphique non canonique et qui pouvaient être regroupés avec le lemme correspondant, ce qui leur donnait une fréquence supérieure à un au cours de la même année, par exemple, des prénoms qui avaient un accent en moins ou des graphies différentes —*Claué* / *Chloé*. Nous avons gardé, par

contre, les équivalents dans des langues différentes ayant la même forme graphique, comme *José* qui peut appartenir au vocabulaire prénominal du français, de l'espagnol ou du portugais.

Nous avons ensuite procédé à classer les unités linguistiques selon la langue dans laquelle elles figuraient dans les actes de naissance, et à marquer tout changement de genre grammatical ou de catégorie nominale, par exemple, quand il s'agissait d'un hypocoristique, d'un nom de famille ou d'un toponyme jamais attribué auparavant en tant que prénom de par son inscription sur un acte d'État Civil.

La dernière étape de marcation a consisté à situer chronologiquement les attributions par rapport à l'ensemble du corpus (de 1900 à 1993 à Montpellier, et de 1901 à 2000 à Tlalnepantla). Ceci a permis de classer les attributions de nos listes comme des prénoms « vieux », « nouveaux » ou « vieux qui retournent à l'usage », par rapport au moment observé (1960-1985), ainsi que ceux qui restaient en dehors de tout classement possible. Dans le cas des prénoms montpelliérains, nous avons pu contraster nos résultats avec les statistiques pour la France entière, fournies par l'étude de Philippe Besnard et Guy Desplanques (2003), ainsi que par les données publiées par l'INSEE.¹ Des travaux similaires n'existant pas encore pour le Mexique, nous avons dû nous contenter des données issues de notre propre corpus d'actes de naissance constitué par 6203 registres. Ce marquage quantitatif et qualitatif nous a permis d'entrevoir la norme d'usage de chaque prénom figurant sur les listes structurées.

Résultats

Comme nous l'avons dit ci-dessus, pour des raisons d'espace, nous nous centrerons sur les résultats de Montpellier, et nous nous réserverons pour un autre article ceux de Tlalnepantla. Nous passerons également sous silence la plupart des résultats concernant les langues représentées dans les deux échantillons, étant donné que cet aspect de la recherche a déjà été abordé plus en détail ailleurs (López Franco 2014, 2013 et 2011). Commençons par présenter notre corpus.

L'échantillon montpelliérain d'actes de naissance qui va de 1960 à 1985 est constitué par 1335 hommes et 1336 femmes. Les premiers portent un total de 305 prénoms différents en première position et les secondes 368, plus 3 prénoms épicènes, *Camille*, *Dominique* et *Claude* qui nomment 12 filles et 9 garçons. De ces totaux, 165 prénoms masculins et 204 féminins ont été attribués une seule fois au cours de la période, ce qui représente un peu plus de la moitié des unités lexicales de chaque genre (54,1% des premiers prénoms masculins — 12,4% des porteurs— et 55,4% des premiers prénoms féminins —15,3% des porteuses). Situés sur un plan diachronique, nous pouvons observer qu'il y a eu une augmentation progressive du nombre d'hapax.

Le premier facteur ici étudié étant **la langue** moderne dans laquelle ces prénoms hapax ont été inscrits à l'État Civil, nous dirons seulement que le français est la langue dominante —à plus des 50%— dans les premiers prénoms féminins et masculins entre 1960

¹ Ces données sont ensuite exploitées par des sites web qui tracent les graphiques correspondant à la chronologie de l'attribution de chaque prénom dans l'ensemble de la France. Cf. par exemple : <http://www.ancestry.fr/learn/learningcenters/prenom.aspx?> ou <http://dataaddict.fr/prenoms/>

et 1975. En 1980 et 1985, la proportion des langues étrangères prendra désormais le dessus. Les parents semblent chercher le caractère unique du prénom en dehors de la langue nationale. Il faut mentionner, bien entendu, la présence de parents immigrés pour qui ces prénoms hapax sont pris du vocabulaire de leurs langues maternelles. L'occitan, seul substrat de la région, est quasiment absent tout aussi bien chez les garçons que chez les filles.

Dans le domaine des prénoms secondaires, place intime où s'insère plus aisément la transmission du patrimoine nominal familial, la langue française domine sans conteste : elle concerne entre les 60 et les 80%, voire un peu plus, des unités lexicales hapax masculines et féminines. La présence de l'occitan à l'intérieur des syntagmes nominaux est une fois de plus minimale : chez les garçons on découvre uniquement le féminin francisé *Mireille*, attribué à la troisième position en 1985, et chez les filles *Josépha* (1960 et 1985), *Anna*, *Aurélia* (1965), *Maguelone* (1980), *Magali* et *Suzanna* (1985). Des choix qui rendent sans doute hommage à un ancêtre.

Les sélections faites dans les vocabulaires prénominaux étrangers semblent être en rapport avec le phénomène social de la mode et le début de la mondialisation. Les média ont aussi donné de la visibilité à des unités lexicales qui n'étaient pas usuelles auparavant dans la communauté linguistique. De cet ensemble, certains prénoms perçus comme situés en dehors de la norme, voire comme « bizarres » sont liés à l'immigration, comme on vient de le dire. Seulement quelques-uns de ces prénoms du patrimoine culturel et familial exogène figurent en première position du syntagme nominal. Voici, d'abord les masculins : *Boussiengue*, *Tamuno-Ibim*, *Thanh*, *Eklou* (1960), *Kaoudio*, *Mýtho* (1970), *Amour-N'Zaghoul*, *Volanosy*, *Vidjanhenagni* (1975), *Admir*, *Mounkaïla*, *Bunara*, *Ombandza*, *Pisey*, *Sandam*, *Wibirama*, *Lawann* et *Sunu* (1985). Et maintenant les féminins : *Mithyl*, *Ameyo* (1960), *Daovy*, *Maïka*² (1970), *Blim-Adjoa*, *Childem*, *Sandia*, *Vohangy* (1975), *Kessamony*, *Amoin*, *Viala* —comme le nom de famille méridional courant, mais attribué par des parents indonésiens— (1980), *Abila*, *Ito*, *Kamvula*, *Blinda*, *Dela*, *Quynhlan*, *Midjeune*, *Naryvonne*—similaire au franco-breton *Maryvonne*, mais attribué par des parents laotiens— *Yawoavi*, *Saniva* et *Youyou* (1985).

Abordons maintenant le sujet de la **perception chronologique**, liée au concept de la norme linguistique et des traditions discursives. Comme on l'a signalé ci-dessus, les unités lexicales hapax ont été classées en « vieilles », « nouvelles » ou « vieilles qui retournent à l'usage » par rapport aux fréquences d'attribution maximale dans le corpus analysé et aussi dans l'ensemble du pays.

Dans les premiers prénoms masculins de la période 1960-1985, les « nouvelles » sont les unités hapax dominantes. Elles représentent toujours plus de la moitié des effectifs et leur progression est constante. Voici quelques exemples : un garçon est prénommé *Fabrice* en 1960 et le sommet de fréquence de cette pièce lexicale est situé entre 1968 et 1974 ; un autre est appelé la même année *Xavier*, attribution pionnière puisque la mode bat son plein 10 ans plus tard, entre 1970 et 1977 ; un *Kévin* est né en 1985, tandis que la période de plus grande fréquence de ce prénom va de 1989 à 1994 ; la même année a vu le jour un *Clément* dont la mode n'arriverait qu'en 1994. Le décalage n'est parfois pas bien grand mais il est

² *Maïka* n'est pas dans ce cas l'hypocoristique espagnol de *María del Carmen* mais une unité attribué par des parents ivoiriens

suffisamment important pour créer une perception de prénoms « uniques » et « originaux » l'année de leur seule attribution.

La situation est similaire dans les premiers prénoms féminins hapax : les unités « nouvelles » sont toujours dominantes entre 1960 et 1985, dépassant les 50%. On constate également que la dernière année les prénoms « hapax totaux », c'est-à-dire ceux qui ont été attribués une seule fois sur les 5,588 actes de naissance collectés dans la ville méridionale française, ainsi que les « très rares » —i.e. ayant 2 ou 3 attributions dans l'ensemble du corpus montpelliérain du XX^e siècle— sont plus nombreux. Mentionnons quelques exemples de ces prénoms « nouveaux ». En 1960 ont été déclarées à l'État Civil une *Karine* et une *Nathalie* ; ces attributions précèdent la diffusion des unités prénominales qui deviendront des modes : *Karine* est à son sommet de 1972 à 1975 et *Nathalie* de 1964 à 1971. En 1970 sont nées *Caroline* (très fréquent entre 1977-1982) et *Sarah* (entre 1995-2001, sous l'effet de l'immigration maghrébine) ; puis, en 1985 on trouve une *Amandine* dont le prénom sera à la mode entre 1986 et 1992. Chez les filles, comme on a pu le constater dans d'autres phases de cette même étude (López Franco 2014 et 2013, par exemple), le vocabulaire disponible est plus large et les cycles de la mode plus courts.

Si l'on compare maintenant les statistiques des prénoms secondaires, on constatera immédiatement que le type dominant y est celui des « vieilles » unités lexicales. Et pour cause : c'est dans cet espace intime de la prénomination qu'est inscrit le patrimoine nominal familial et l'héritage culturel des parents et des grands-parents. C'est ici aussi qu'est inscrite la parenté spirituelle des parrain-marraine, lorsque la tradition religieuse catholique est observée dans l'acte d'attribution des prénoms au nouveau-né.

Chez les garçons les « vieux » prénoms secondaires hapax atteignent des pourcentages toujours supérieurs à la moitié des effectifs, entre les 51,2% et les 65,6%. Prenons quelques exemples. En 1960 un garçon a reçu en deuxième prénom *Jean-Jacques* qui était à la mode entre 1948 et 1956. En 1965 on trouve en attribution secondaire *Aimé* qui était très populaire en 1920 ; cette même année on observe un *Gabriel*, unité très fréquente en 1921 qui atteint un deuxième sommet en 2012. C'est donc un « vieux prénom qui retourne ». En 1980 on trouve un *Yvon* dont la popularité maximale va de 1937 à 1951, et un *Edmond*, troisième prénom en 1985, courant en 1920.

Du côté des filles la tendance est similaire : les « vieux » prénoms sont dominants quoique leur diminution soit progressive. Seulement en 1985, dernière année étudiée, ils représentent moins de la moitié : 46,4%. Voici quelques exemples de ces « vieux » prénoms féminins hapax, avec l'année de leur plus haute fréquence nationale entre parenthèses : *Colette*, prénom 2 en 1960 (1937), *Marcelle*, prénom 3 en 1965 (1920), *Emilienne*, prénom 2 en 1970 (1920), *Solange*, prénom 3 en 1975 (1932), *Joséphine*, prénom 3 en 1980 (1902), et *Ghislaine*, prénom 4 en 1985 (1956-1959).

Quant aux « vieux prénoms qui retournent » à l'usage entre 1960 et 1985, les hapax masculins ne sont pas très nombreux. En première position on trouve un maximum de 3 cas par année étudiée. En 1960, par exemple, a été déclaré un *Renaud*, dont le prénom du Moyen Âge deviendra une mode entre 1970 et 1993. Parfois, ce sont des emprunts qui retrouvent preneur plus tard en France, comme *Manuel* en 1970 qui a atteint son sommet de fréquence en 1959 en Espagne, ou *Angelo* en 1985, populaire en Italie en 1967. On observe souvent ce décalage temporel dans les prénoms choisis par les parents immigrés : ils portent avec eux

des unités courantes dans leur propre génération ou tout de suite après, mais qui sont déjà en retard par rapport à l'ensemble de la communauté linguistique restée au pays natal.

Chez les filles, ces « vieux prénoms hapax qui retournent » à l'usage sont un peu plus abondants. Voici quelques exemples : *Marianne*, attribué en 1970, avait atteint un sommet de fréquence en 1958 et en atteindrait un autre en 1989 ; *Maria*, accordé la même année dont les sommets se situent en 1901 et 1971 ; en 1985 on observe une *Adélaïde*, unité relativement fréquente en 1900 qui le sera de nouveau en 1987, et *Eulalie* dont les pics de fréquence sont 1901 et 2007. Il faut se rappeler que, étant des prénoms hapax, ce sont pour une bonne proportion des pièces lexicales dont la fréquence est basse au niveau national.

Il faut maintenant examiner le dernier facteur analysé, les **changements de genre et de catégorie nominale**. Puisque ce sont des cas exceptionnels —sauf en ce qui concerne les hypocoristiques— ils seront abordés individuellement. Commençons par les changements de genre qui se présentent toujours dans les positions secondaires des syntagmes nominaux afin d'éviter des ambiguïtés car ils consistent en l'attribution d'un prénom dont le genre grammatical ne correspond pas au sexe du porteur.

Voici les cas d'attribution d'une unité lexicale féminine à des garçons : en 1960 on observe en prénom 3 *Isabelle* et *Marie-Joseph* ; en 1975 à la même position il y a *Andrée* et *Margueritte* [sic] ; en 1980 on découvre en prénom 2 *Marie-Antoinette* et en prénom 3 *Odile* ; à la deuxième position on observe une pièce lexicale intrigante, *Mimi* qui pourrait être l'hypocoristique d'un prénom féminin français, comme *Mireille* ou *Michelle*, voire espagnol, comme *Noemí*, ou bien qui pourrait dériver de l'adjectif *mignon* employé en tant que prénom secondaire. On découvre finalement à la troisième position en 1985, *Mireille* attribué à un garçon.

Voyons maintenant les cas d'attribution d'une unité masculine à une fille. En 1960 on trouve en prénom 2 *Aimé* ; en 1965 en prénom 3 *George* [sic] ; en 1970 en prénom 3 aussi *Olivier* ; en 1975 en prénom 2 *Pierre* —courant en tant que deuxième format d'unité composée, comme dans *Marie-Pierre*, mais rarement en prénom simple— ; enfin, en 1985 en prénom 2 ont été attribués *Joseph*, *Lysandre*, et en prénom 3 *Michel*. Le cas de *Joseph* féminin est analogue à celui de *Pierre* féminin.

Le dernier point de notre analyse concerne les glissements entre catégories nominales. L'un des présupposés de cette étude, souvenons-nous, est qu'il n'y a pas de frontière infranchissable entre les « noms communs » et les « noms propres ». En effet, les résultats issus du travail sur les corpus montrent que le glissement inter-catégoriel —entre « noms communs » et « noms propres »— et intra-catégoriel —entre les différentes sortes de ces derniers— est relativement fréquent. On va pouvoir le constater par les exemples suivants.

Le premier glissement intra-catégoriel que nous allons aborder ici est celui des hypocoristiques promus à la catégorie de prénoms pleins de par leur inscription à l'État Civil. C'est le cas de figure le plus fréquent et l'un des mécanismes traditionnels de création lexicale, particulièrement dans l'expansion du vocabulaire prénominal féminin. On pourra observer dans ces unités hapax plusieurs mécanismes dérivatifs à l'œuvre, tels que la suffixation, l'apocope ou l'aphérèse. Certains sont aussi des emprunts à des langues étrangères, plus fréquents lorsqu'on approche de la fin du XX^e siècle. Parfois ils sont épiciens puisque leur suffixe le permet (-ie / -y).

Dans les hapax masculins on trouve les hypocoristiques suivants.

Année	Prénom 1	Prénom 2	Prénom 3
1965	Aldo	Tino	Max
1970	Manolito / Tony	Fred / José ³	
1975	Alex / Bastien	Jeannot	Jackie
1980	Baptiste / Dany / Hans / Jacky / Rudy / Sammy / Steve	Colin / Dania / Marceau / Milko / Tonino	Jeannot / José
1985	Bastien / Billy / Colin / Franc [sic] / Freddy / Harry / Mathis / Rocky / Ruddy / Samy ⁴ / Steven	Gerry / Jeannot / Johnny / José / Léo / Marceau / Tony	Bill

Table 1. Hypocoristiques masculins hapax

Voici les hypocoristiques hapax féminins que l'on trouve dans l'échantillon de 1960 à 1985 à Montpellier. Ils sont plus nombreux que les masculins.

Année	Prénom 1	Prénom 2	Prénom 3
1960	Nelly	Betty / Colette / Elise	
1965	Marion	Colette / Liselle / Rosette	Line
1970	Annie / Cathy / Katie ⁵ / Nelly		Arlette / Nadja
1975	Jenny / Lisa / Rosita / Sandra	Danny / Fanny / Rita	Annick / Maguy
1980	Dora / Fafa ⁶ / Laury / Manon / Sandra	Elise / Nancy / Peggy	Dany / Ginette / Maguy / Nelly / Rosette
1985	Elise / Eliza / Elli / Joany / Jovanka / Mandie / Naïs / Tania	Annie / Anouchka / Bettina / Jacky / Jany / Lise / Margot / Natacha / Rita / Sandie / Tina	Annick / Anouk / Dany / Dora / Sonia / Suzy

Table 2. Hypocoristiques féminins hapax

Tous les autres changements intra-catégoriels sont bien moins nombreux que les hypocoristiques devenus des prénoms. Considérons maintenant les noms de famille attribués une seule fois dans des positions prénominales. Comme pour les autres glissements catégoriels, leur traitement est délicat puisqu'il se situe parfois à la frontière de l'étymologie et les plus courants ont pour référent initial culturellement prééminent un saint ou une sainte chrétiens. Les hapax masculins que l'on trouve dans la période ici étudiée sont les suivants. En 1960 et 1980 a été attribué une seule fois *Xavier* dont la période de fréquence maximale

³ Donné pour 'diminutif' par Besnard et Desplanques (2003: 194). Rappelons que c'est aussi la forme canonique —et par là, base lexicale, nullement hypocoristique— des équivalents espagnol et portugais de *Joseph*.

⁴ *Samy* ou *Sami* est aussi un prénom plein masculin arabe. Nous avons considéré ici seulement les cas où les parents du porteur n'étaient pas d'origine arabo-musulmane. La forme graphique des unités lexicales est citée telle qu'elle figure dans les actes de naissance.

⁵ Le premier est considéré en français et le second en anglais.

⁶ C'est un hypocoristique du prénom arabe *Fatima*, accordé souvent au Sénégal, d'après un informateur consulté en communication orale.

va de 1970 à 1977. Il provient du nom du domaine de la famille de saint François Xavier, issu à son tour d'un toponyme basque, *Etchaberri*. En 1965 et en 1970 il y a *Régis*, nom de famille d'un saint dont le prénom était Jean-François et qui provient d'un surnom. Ces deux unités lexicales, *Xavier* et *Régis*, sont courantes et nous les trouvons en premier prénom. En 1965 on découvre à la troisième position le nom de famille *Rouville*, issu également d'un toponyme dont l'un des étymons est déjà un anthroponyme. Deux autres cas similaires se sont produits en 1975 : *Cléry* et *Keith*, des noms de lieu à l'origine qui ont donné par la suite des noms de famille, puis des prénoms. En 1980 un bébé a reçu le nom de famille *Jauffret* en première position ; c'était un vieil hypocoristique de nom personnel ; et la même année un père qui avait déjà en prénom secondaire le nom de famille du réformateur Martin *Luther* l'a accordé en troisième prénom à son fils. Finalement, en 1985 l'emprunt à l'anglais *Leeroy* a été accordé à un garçon en prénom 2. C'était une ancienne forme du nom de famille *Leroy*, issu d'un sobriquet.⁷

Chez les filles, les noms de famille hapax devenus des prénoms sont plus rares encore. On trouve trois cas, uniquement en 1980 et 1985 : celui de sainte Jeanne de *Chantal*, dont la fréquence maximale se situe entre 1950 et 1955, a pour origine un toponyme et figure dans des positions secondaires. *Leslie*, prénom 1 en 1980, est un nom de clan écossais, et *Lindsay*, également prénom 1 en 1985, est un nom de famille issu d'un toponyme. Ces deux emprunts, ainsi que *Keith* et *Leeroy*, étaient devenus des prénoms dans leur langue d'origine avant d'entrer dans l'usage français.

Voilà pour les glissements entre catégories d'anthroponymes. Considérons maintenant celle des théonymes attribués une seule fois dans la période qui nous occupe. Il y en a seulement deux, l'un masculin, *Hermes* [sic], prénom 3 en 1980, et, l'autre féminin, *Athéna*, la même année, en tant que prénom 2.

Une catégorie de frontière est celle des traitements ou titres. À Montpellier on trouve seulement deux hapax masculins : en 1980 à la 4^e position a été attribué *Junior*, qui souligne la présence d'un prénom transmis par un aîné, le porteur « *senior* ». Et en 1985 un garçon a reçu l'unité arabe composée *Sid-Ali*, qui comporte le titre équivalent de 'saint' en français. Ce serait un peu comme l'espagnol *Santiago* qui comporte le titre de '*san(to)*' sauf que dans cette unité linguistique le titre est morphologiquement assimilé et complètement lexicalisé, tandis que dans le prénom arabe, c'est encore un formant d'unité composée. Nous n'observons pas de glissement catégoriel similaire dans les prénoms féminins, si ce n'est justement le prénom espagnol *Santa*, attribué à la troisième position à une fille née en 1980. Mais d'après nous, la motivation serait plutôt l'expression d'un vœu et non pas un traitement ni un titre.

Le changement catégoriel suivant est celui des toponymes devenus des prénoms. On en a déjà rencontré plusieurs ci-dessus lorsqu'on a parlé de certains noms de famille. Ils sont plus nombreux chez les filles que chez les garçons. La seule occurrence masculine s'est produite en 1970 en deuxième position : *Mýtho*, nom d'une ville vietnamienne, probablement lieu de naissance du père du porteur.

⁷ Les étymologies citées ont été prises de Dauzat (1951 [1972]) et celle des prénoms anglais, de Dunkling & Gosling (1983).

De toutes les années étudiées pour cette communication, seule 1970 ne comporte pas de toponyme attribué en tant que prénom à une fille. Les unités féminines hapax que nous y observons sont les suivantes : en 1960 on trouve *Iaffa* [sic], ville israélienne, second prénom d'une fille appelée *Sabrina* qui ferait probablement allusion à quelqu'un né en Palestine, un Juif « sabra ». En 1965 et 1980, on retrouve *Maguelone*, unité occitane francisée déjà mentionnée, également nom de lieu. En 1975 et 1980, figure dans les positions intérieures *France*, hypocoristique de *Françoise*, mais homonyme du nom du pays, prénom qui représentait une forme de résistance à l'époque de l'occupation allemande.⁸ Pour la période étudiée, c'est sans doute un prénom hérité du patrimoine familial. 1980 est une année relativement riche en toponymes devenus des prénoms féminins hapax puisqu'on en trouve trois autres en première position : *Adua*, *Alexandrie* et *Indiana*, le premier, nom de lieu éthiopien où s'est déroulée une bataille célèbre, le second, ville égyptienne dont le nom dérive déjà de celui d'Alexandre le Grand —donc d'un anthroponyme— et le troisième, nom d'un des États-Unis qui a un référent culturellement proéminent en France : la fille de Georges Sand s'appelait ainsi. Enfin, en 1985 on trouve *Lovagna*, forme italienne de la ville de Louvain en Belgique, dernier toponyme devenu prénom hapax féminin de l'échantillon.

Avant de passer à la discussion de ces résultats, nous aborderons les glissements catégoriels les moins fréquents qui concernent : a) un nom d'astre, *Sirius* (1985), attribué en premier prénom à un garçon, bien avant que le personnage de la saga *Harry Potter* ait été publiée ;⁹ b) le chrononyme, *Floréal*, attribué la même année à un garçon en tant que prénom secondaire, nom de temps déjà devenu prénom à l'époque de la Révolution française et sans doute hérité d'un membre ascendant de la famille ; et c) des unités du lexique de la langue générale employées en tant que prénoms : *Zépher* (1970), *Benefice* [sic] (1985), masculins, et *Gracieuse* (1965), *Câline* (1975), *Cérise* [sic] et *Amour* (1980), féminins.

Passons maintenant à discuter brièvement ces résultats.

Discussion

Certains faits qui semblent se dégager des observations que nous venons d'exposer sont les suivants. D'une part, que les glissements entre les sous-classes de « noms propres » —ou « intra-catégoriels », comme nous les avons ici désignés— sont relativement nombreux et courants même si la fréquence de leurs occurrences n'est pas élevée dans l'ensemble. Les changements de genre, c'est-à-dire l'attribution d'une unité prénominale dont le genre grammatical ne correspond pas au sexe du porteur, ou les masculinisations / féminisations, tirées d'une base lexicale appartenant à l'autre genre grammatical, semblent être des mécanismes linguistiques qui servent, sociolinguistiquement parlant, à honorer un ancêtre. L'effet d'étrangeté que produit, par exemple, le fait d'appeler *Odile* un garçon ou *Olivier* une fille —à Tlalnepantla, *Martín* pour une fille, ou *Margarito* pour un garçon— est atténué par la position secondaire où ces unités linguistiques sont placées dans le syntagme nominal, dans la plupart des cas. D'autre part, le fait qu'il existe des prénoms épiciens qui deviennent une

⁸ Information issue de l'enquête sociolinguistique effectuée dans les années 1993-1994 (Cf. López Franco 2000).

⁹ Dans le corpus analysé figurent aussi des prénoms qui signifient 'étoile', *Estelle* ou *Stelio*, mais qui, étant plus courants, nous ne les considérons pas dans cette catégorie.

mode ou qui appartiennent aux traditions discursives d'une communauté linguistique donnée, montrent aussi que la frontière entre les genres grammaticaux et le sexe des porteurs n'est pas complètement étanche.

Le passage qui se produit entre les différentes catégories nominales semble assez courant sur le plan diachronique. Nous observons des va-et-vient permanents entre des toponymes qui deviennent des noms de famille, qui sont ensuite des prénoms, puis qui sont attribués de nouveau à des lieux, etc. Dans l'échantillon d'actes de naissance de l'État Civil de Montpellier qui couvre la période 1960-1985 ici analysé, nous avons constaté ce passage entre la catégorie des prénoms et celles des hypocoristiques, des noms de famille, des titres et traitements, des théonymes, des chrononymes, des toponymes, voire des unités lexicales de la langue générale qui deviennent des prénoms lorsqu'ils franchissent le « seuil du nom », d'abord dans l'usage, dans la parole, puis dans la langue. Les pièces lexicales qui sont ainsi employées sont tout aussi bien des substantifs (*Benefice*) que des adjectifs (*Gracieuse*). Ce dernier fait linguistique semble prouver dans les données concrètes qu'il n'y a pas de séparation absolue entre les ainsi appelés « noms communs » et les « noms propres », mais que la catégorie linguistique du nom est une seule et la même, comme l'affirmaient déjà Fabre (1987), Caprini (2001) ou Van Langendonck (2007).

Conclusions

De tout ce qui vient d'être dit, une révision du concept et de la terminologie concernant le prénom « *rare* », « *peu usité* » ou « *non conventionnel* » semble nécessaire.

Un prénom donné serait *rare* relativement à sa basse fréquence dans un corpus suffisamment ample et représentatif. Il serait *peu usité* quant aux normes spatio-temporelles et aux traditions discursives de la communauté linguistique spécifique dans laquelle il est en circulation. Et il serait *non conventionnel* dans la perception de cette même communauté pour qui il semblerait « original », « non conformiste » voire « bizarre », pendant un certain temps, dans un espace donné, par rapport aux modèles d'attribution prénomiale traditionnel ou de la mode, en tant que phénomène social.¹⁰ Il va sans dire que de nombreuses unités lexicales réunissent dans l'usage les trois critères.

Nous voudrions finir cette communication tout en invitant les socionomasticiens et les linguistes en général à poursuivre la réflexion et les recherches dans ce domaine.

Yolanda Guillermina López Franco
Université Nationale Autonome du Mexique
Mexique
yolalf@unam.mx
yolalf1@yahoo.com.mx

¹⁰ Cette même année 2014, le Centre d'Onomastique de l'Université de Baia Mare, Cluj-Napoca, en Roumanie, éditera un ouvrage collectif, sous la direction d'Oliviú Felecan, qui rassemble des études sur différentes sortes de noms « non conventionnels ». Il abordera non seulement les prénoms mais aussi d'autres catégories nominales, comme les sobriquets, les surnoms, les pseudonymes, les noms dans l'espace cybernétique, etc.

Références

- Besnard, P. et Desplanques, G. (2003) *La cote des prénoms en 2004. Connaître la mode pour bien choisir un prénom*. Paris: Balland (Guides Balland).
- Caprini, R. (2001) *Nomi propri*. Collana del Dipartimento di Scienze Glottoetnologiche dell'Università degli Studi di Genova 4. Pisa: Edizioni dell'Orso.
- Coseriu, E. (1962) *Teoría del lenguaje y lingüística general*. 3a. ed. BRH. II. Estudios y ensayos 61. Madrid: Gredos.
- Dauzat, A. (1951 [1972]) *Dictionnaire étymologique des noms de famille et prénoms de France*. éd. rev. et augmentée par M.-T. Morlet. Paris: Larousse.
- Dunkling, L. and Gosling, W. (1983) *The New American Dictionary of Baby Names*. New York: Signet.
- Fabre, P. (1987) 'Théorie du nom propre et recherche onomastique'. *Cahiers de praxématique : Théories et fonctionnements du nom propre* 8. 9-25.
- Heger, K. (1974) *Teoría semántica. Hacia una semántica moderna II*. Romania Lingüística 15. Madrid: Alcalá.
- Lara Ramos, L.F. (2009) *Lengua histórica y normatividad*. 2a. ed. Jornadas 142. México: El Colegio de México.
- Lara Ramos, L.F. (1976) *El concepto de norma en lingüística*. Estudios de Lingüística y Literatura 5. México: El Colegio de México.
- Lieberson, S. (2000) *A Matter of Taste. How Names, Fashions, and Culture Change*. New Haven/London: Yale University Press.
- López Franco, Y.G. (2014) 'Comparaison des prénoms attribués en 1970 et 1975 dans deux communes romanophones : Tlalnepantla de Baz au Mexique, et Montpellier en France. Une approche socioanthroponymique'. In: Tort i Donada, J. et Montagut i Montagut, M. (eds.) *Els noms en la vida quotidiana. Actes del XXIV Congrés del ICOS sobre Ciències Onomàstiques. Barcelona, 5-9 de setembre de 2011*. Barcelona: Generalitat de Catalunya. 821-832. Disponible online sur : <http://www.gencat.cat/llengua/BTPL/ICOS2011/085.pdf>
- López Franco, Y.G. (2013) 'Les prénoms de ceux qui sont nés à Montpellier dans les années 1970. Approche socioanthroponymique'. In: Bouvier J.C. (ed.) *Le nom propre a-t-il un sens ? Les noms propres dans les espaces méditerranéens*. Aix-en-Provence: Presses Universitaires de Provence. 195-205.
- López Franco, Y.G. (2011) 'Prénoms attribués à Montpellier (France) et à Tlalnepantla de Baz (Mexique) en 1960 et 1965'. In: Hébert, L. et Guillemette, L. (eds.) *Performances et objets culturels. Nouvelles perspectives*. Vie des Signes. Série 'Actes'. Québec: Presses de l'Université Laval. 397-408.
- López Franco, Y.G. (2000) *Le prénom : situation onomastique et attitudes socioculturelles: L'exemple d'un corpus en Languedoc*. Thèses à la carte. Lille: Presses Universitaires du Septentrion.
- Offroy, J.-G. (1992) *On nomme un enfant. Choix du prénom et projet parental*. Lille: Atelier National de Reproduction des Thèses.
- Van Langendonck, W. (2007) *Theory and Typology of Proper Names*. Trends in Linguistics. Studies and Monographs 168. Berlin/New York: Mouton de Gruyter.